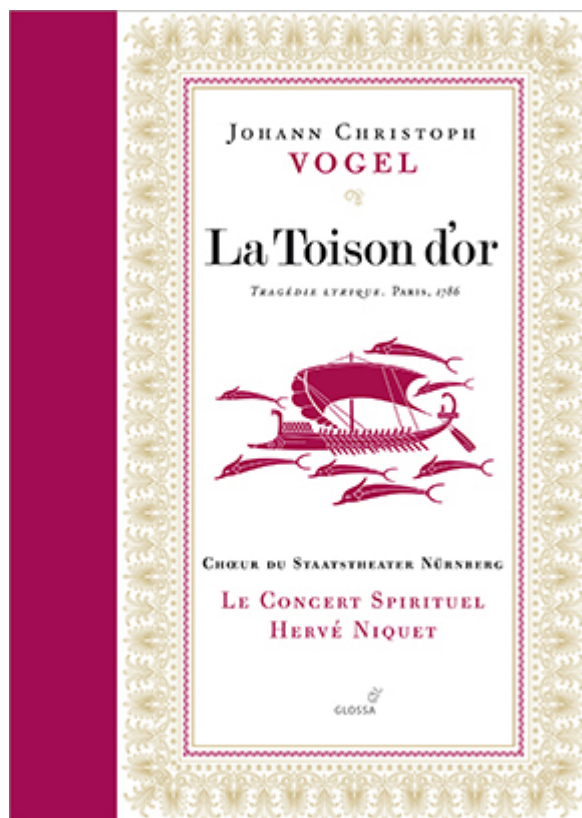


CD. Vogel : La Toison d'or, 1786 (Kalinine, Niquet 2012)

CD. Vogel : La Toison d'or, 1786 (Kalinine, Niquet 2012) ...
Tempérament de feu ! Vogel n'est pas qu'un émule de Gluck, il égale amplement son maître sur la place parisienne, ayant un sens souverain des situations dramatiques, de l'architecture lyrique, sachant surtout offrir un portrait de femme fulgurant et éruptif, parfois tendre et blessé, toujours tendu et frénétique. La découverte est de taille : elle enrichit considérablement notre connaissance de l'héritage gluckiste à Paris, et à la Cour de France au coeur des années 1780.

Feu et tourments de l'éblouissante Médée de Vogel

Bien avant Cherubini et sa fameuse et déjà romantique Médée (1797), voici dès 1786, la figure de la magicienne en Colchos, amoureuse ivre et possédée par sa démesure exclusive, prête à tout pour conquérir (en pure perte et si vainement : l'amour rend ...), y compris à tuer sa rivale, ni plus ni moins et ce dès la fin du II (assassinat d'Hipsiphile). Du début à la fin, c'est un déversement sans atténuation de violence verbale, d'engagement radical, de frénésie exacerbée qui sollicite la mezzo dans le



rôle de Médée (très vaillante et constante **Marie Kalinine**, dont sur les traces de la créatrice historique la fameuse Melle Maillard, l'intensité ne faiblit pas, malgré la perte d'intelligibilité souvent dommageable). Dans cet aréopage tragique et sanguinaire, digne des grands tragiques grecs, – les seuls références véritablement ciblés par Vogel, soulignons le très beau rôle, un peu court hélas de l'épouse de Jason, Hipsiphile, bientôt proie fatale, venue rechercher son mari (excellente et suave **Judith Van Wanroij**). Elle mourra sous les coups vipérins de sa rivale magicienne. Entre les deux femmes, Jason fidèle à la fable antique, n'est que velléité : héros fabriqué par Médée selon ses humeurs propices, vrai potache ou faux héros qui se rebiffe en fin d'action mais trop tard – après la mort de son épouse... donc si veul en définitive et ne songeant qu'à sa gloire... Avouons que la tension virile et parfaitement articulée de **Jean-Sébastien Bou** donne chair et sang, c'est à dire crédibilité et assurance au caractère assez faible.

Très investi par les multiples ressorts nerveux et souvent guerriers de l'écriture orchestrale, **Hervé Niquet** défend avec style et dramatisme une partition passionnante dont les

couleurs souterraines, le tumulte continu des cordes s'inscrivent immédiatement dans une ébullition romantique : tout l'acte III en particulier après la grande scène de Médée, n'est que succession de tutti à l'orchestre et pour le chœur, un tumulte collectif pourtant parfaitement construit et finement caractérisé, – dommage qu'ici nous n'ayons pas l'articulation affûtée de la Maîtrise de CMBV ni l'éloquence élégantissime du chœur de chambre de Namur. Vif et nerveux et pourtant sans sécheresse, le chef souligne l'ardente flamme, le nerf moteur de toute l'action, aux lueurs et éclats souvent foudroyants qui annoncent à quelques années près, la violence des temps révolutionnaires.

Et pourtant ailleurs, en contrepoint expressif, – preuve que Vogel sait varier sa lyre ardente..., la prière de Calciope à l'endroit de Médée (voix trop ample et surexpressive de Hrachuhi Bassenz), ou plus tard la scène où Médée convoque la Sybille en sa caverne (chant halluciné tendu parfois court de **Jennifer Borghi** qui elle aussi reste fâchée avec l'intelligibilité du français tragique), aux éclairs annonciateurs des grandes scènes fantastiques et frénétique d'un Spontini... sont autant d'épisodes magnifiquement composées, entre fulgurance et expressionnisme ardent. Du début à la fin, la coupe haletante de la partition toute entière dévolue à la passion totale et malheureuse de l'amoureuse Médée saisit par sa justesse. Jamais compositeur n'eut à ce point une telle inspiration pour broser le portrait d'une femme possédée par la folie amoureuse. Le vrai miracle de l'opéra est bien là : dans la figure passionnée, passionnante de la magicienne plus femme et impuissante qu'aucune autre, malgré ses enchantements. L'un des rôles les plus ambitieux et les plus endurants de l'opéra français à l'époque des Lumières : sommet culminant après la scène 2 du III, la scène 4 du même acte, entre grand air, récit, lamento, entre larmes, cris, imprécations et possession reste mémorable. Révélation jubilatoire.

Johann Christoph Vogel : La Toison d'or, 1786. Marie Kalinine, Judith Van Wanroij, Jean-Sébastien Bou ... Le Concert Spirituel. Hervé Niquet, direction. Soulignons au crédit de cette nouvelle publication, le soin éditorial et la qualité des textes et contributions édités à l'appui du livret intégral. La genèse de l'opéra, le portrait de l'auteur (un jeune génie dévoré par le démon de l'alcool...), le mythe de Médée à l'épreuve de la peinture d'histoire et de la scène lyrique... apportent entre autres, des éclairages précieux pour mesurer l'événement que demeure cette résurrection majeure grâce au disque. Incontournable.

OSRCT, Jean-Yves Ossonce : Poulenc, Wagner, Tchaïkovski

Orchestre Symphonique Région Centre Tours, les 23 et 24 novembre 2013



L'OSRCT fête les 200 ans de Wagner avec Siegfried Idyll composé pour l'épouse du compositeur Cosima ; mais aussi Poulenc dont 2013 marque le premier jubilé de sa disparition (il y a 50 ans)...

Fondateur de l'Académie Francis Poulenc, le baryton François Le Roux, diseur inégalable dans ce répertoire sublime la portée poétique et linguistique des poèmes de Ronsard orchestrés par Poulenc.

Enfin l'orchestre tourangeau poursuit un cycle remarquable dédié aux symphonies de Tchaïkovski : Jean-Yves Ossonce en comprend les enjeux à la fois autobiographiques mais aussi

purement formels. Oeuvre de jeunesse, l'opus 13 (créé en 1868) mêle en un subtil équilibre, passion irréprensible et pudeur suggestive, miroir de l'âme hypersensible de Piotr Illiitch. En 1874, le compositeur apporte des modifications substantielles aux mouvements 1, 2 et 4. Le titre renvoie aux paysages traversés entre Moscou et Saint-Petersbourg, prétexte à creuser toujours la faille mélancolique de l'auteur. De ce point de vue, entre réminiscence et réitération, le second mouvement développe l'expressivité atmosphérique de l'écriture : » contrée lugubre, contrée brumeuse « , Tchaïkovsky y favorise ses humeurs nostalgiques et lyriques d'un caractère éminemment nordique.

Orchestre Symphonique Région Centre Tours

Jean-Yves Ossonce, direction

saison 2013-2014

Poulenc

Chansons villageoises

5 Poèmes de Ronsard

Wagner

Siegfried Idyll

Tchaïkovski

Symphonie n°1 en sol mineur opus 13

» Rêves d'hiver »

Jean-Yves Ossonce, direction

Tours, Grand Théâtre

samedi 23 novembre 2013, 20h

dimanche 24 novembre 2013, 17h

réservations, informations

OSRCT, Jean-Yves Ossonce : Poulenc, Wagner, Tchaïkovski

Orchestre Symphonique Région Centre Tours, les 23 et 24 novembre 2013



L'OSRCT fête les 200 ans de Wagner avec Siegfried Idyll composé pour l'épouse du compositeur Cosima ; mais aussi Poulenc dont 2013 marque le premier jubilé de sa disparition (il y a 50 ans)...

Fondateur de l'Académie Francis Poulenc, le baryton François Le Roux, diseur inégalable dans ce répertoire sublime la portée poétique et linguistique des poèmes de Ronsard orchestrés par Poulenc.

Enfin l'orchestre tourangeau poursuit un cycle remarquable dédié aux symphonies de Tchaïkovski : Jean-Yves Ossonce en comprend les enjeux à la fois autobiographiques mais aussi purement formels. Oeuvre de jeunesse, l'opus 13 (créé en 1868) mêle en un subtil équilibre, passion irréprensible et pudeur suggestive, miroir de l'âme hypersensible de Piotr Illiytch. En 1874, le compositeur apporte des modifications substantielles aux mouvements 1, 2 et 4. Le titre renvoie aux paysages traversés entre Moscou et Saint-Petersbourg, prétexte

à creuser toujours la faille mélancolique de l'auteur. De ce point de vue, entre réminiscence et réitération, le second mouvement développe l'expressivité atmosphérique de l'écriture : » contrée lugubre, contrée brumeuse « , Tchaïkovsky y favorise ses humeurs nostalgiques et lyriques d'un caractère éminemment nordique.

Orchestre Symphonique Région Centre Tours

Jean-Yves Ossonce, direction

saison 2013-2014

Poulenc

Chansons villageoises

5 Poèmes de Ronsard

Wagner

Siegfried Idyll

Tchaïkovski

Symphonie n°1 en sol mineur opus 13

» Rêves d'hiver »

Jean-Yves Ossonce, direction

[Tours, Grand Théâtre](#)

[samedi 23 novembre 2013, 20h](#)

[dimanche 24 novembre 2013, 17h](#)

réservations, informations

Informations
Réservations

Livres. Emmanuel Reibel : Comment la musique est devenue » romantique «

Livres. Emmanuel Reibel : Comment la musique est devenue romantique, de Rousseau à Berlioz (**Éditions Fayard**) ...
Appliquer à la musique, le vocable » romantique » revêt bien des sens divers selon le goût et les débats esthétiques qui ont cours tout au long du XIX^e et même dès avant la Révolution...

Il y a bien des » romantismes » selon le point de vue des auteurs tant l'adjectif romantique signifie de nombreuses particularités ici restituées. Ce n'est pas une acceptation monolithique et stable, mais bien l'expression d'une sensibilité qui s'est construite pas à pas et de façon mouvante tout au long des décennies de la fin du XVIII^e et jusqu'aux limites du XIX^e ; le *romantisme* de Rousseau, et donc de Rameau, n'est en rien celui de Berlioz et encore moins des défricheurs et redécouvreurs historiographes tels Fétis, Joseph d'Ortigue, Reicha ... premiers » visionnaires » propres aux années 1830, tous soucieux de préciser leur propre acceptation du mot, à la lumière des polémiques esthétiques de leur temps, selon le champs d'examen permis par leur expérience musicale.

**Un romantisme, des
romantismes...**

Emmanuel Reibel

Comment la musique est devenue « romantique »

De Rousseau à Berlioz



Les chemins de la musique

Fayard

Le romantisme sensuel italien de Rossini n'a que peu de caractères en commun avec la fièvre et l'imaginaire *fantastique* de Berlioz (et sa célèbre Symphonie manifeste), lui-même si marqué par E.T.A. Hoffmann... Opposé au classicisme, le romantisme fait figure d'étrangeté exotique, extérieure donc suspecte voire dangereuse en raison de sa modernité scandaleuse tout au moins provocante...

En mettant de côté, le cadre ordinairement chronologique du romantisme, – associé depuis » toujours » au XIX^e sentimental-, et plus encore détaché de son

acceptation contemporaine qui en fait un synonyme de lyrisme exacerbé et théâtral, l'auteur examine le contexte qui fait naître et s'affirmer la notion romantique ... Pour suivre et illustrer cette métamorphose sémantique d'un terme qui n'a rien perdu de sa saveur plurielle et polémique, voici 6 grands chapitres complétés par 20 textes sélectionnés en annexe qui témoignent chacun d'une posture intellectuelle et esthétique spécifique. Les diverses approches permettent ainsi d'envisager le romantisme de Haydn et de Mozart, la réception particulière du romantisme par Mompou, la musique du paysage romantique, les romantismes de l'Ossiniasme et du médiévalisme, comment fut reçu (et compris donc interprété) le romantisme allemand, le cas Berlioz, l'exemple emblématique de La Fantastique de Berlioz et du Guillaume Tell de Rossini...

Variée, documentée, le plume d'Emmanuel Reibel plutôt que d'épuiser son sujet, l'ouvre au contraire, le fait respirer, lui restitue son essence flottante et d'autant plus riche. Captivant.

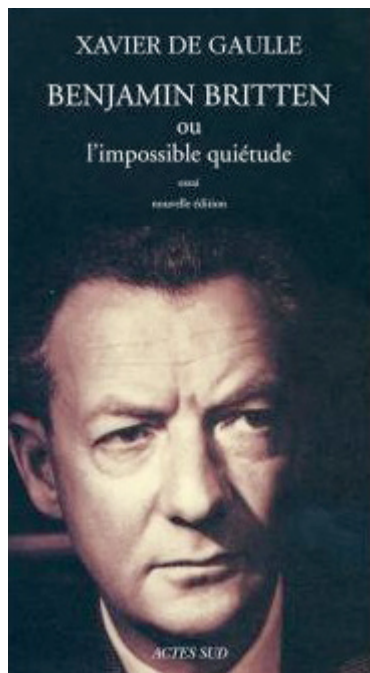
Emmanuel Reibel : Comment la musique est devenue romantique, de Rousseau à Berlioz. Collection Les chemins de la musique, Éditions Fayard. EAN : 9782213678498. Parution : le 23/10/2013. 464pages. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC: 25.00 €

Livres. Xavier de Gaulle : Benjamin Britten l'impossible quiétude (Actes Sud)

Livres. Xavier de Gaulle : Benjamin Britten l'impossible quiétude (Actes Sud) ...

Voici la nouvelle édition d'un essai biographique paru en 1996 et actualisé à la faveur du centenaire Britten 2013. Cette « impossible quiétude » vient de l'obligation viscérale du compositeur à exprimer ce qu'il est profondément : un être libre soucieux de défendre sa différence... peut-être violé pendant son adolescence, Britten affirme dans son oeuvre non pas la nostalgie de l'innocence, trésor sacré de l'enfance, mais sa « sublimation » : une question éthique qui est au centre de son oeuvre et qui est magistralement démêlée dans cette étude à la fois exhaustive et très personnelle.

Un homme libre soucieux de sa différence ...



Il ne saurait en être autrement car l'oeuvre et la vie de Britten n'appartiennent qu'à lui-même : singulières et uniques. Un goût pour le rapport texte-musique, une refonte du langage lyrique, sans ornement, sans pompe mais essentiel tourné vers le secret le plus intime des êtres, un festival dédié à son oeuvre (Aldeburgh), et en fond sonore et entêtant, telle une permanente humeur identitaire, la mer : né sur la côte Est de l'Angleterre (à jamais nostalgique de son cher Suffolk), Britten reste un homme attaché à la nature

océane. La stature de ce pacifiste objecteur de conscience s'affirme pendant la guerre où il décide de s'exiler au Canada, accord tacite du gouvernement britannique sous condition qu'il y travaille comme compositeur et comme interprète : auteur surtout reconnu après la guerre avec Peter Grimes, Britten fut aussi un pianiste inspiré et un chef précis autant qu'électrisant, admiré de Dietrich Fischer-Dieskau ou de Janet Baker ...Les entrées sont variées, parfois thématiques et toujours particulièrement pertinentes (Britten et ses interprètes, Britten et les compositeurs contemporains dont Chostakovitch, autre pacifiste forcené-, Britten et les poètes, Britten et ses librettistes, les sources d'inspiration chez Britten ...).

L'organisation du texte suit la chronologie, indiquant période par période, les grandes oeuvres, leur contexte, leur enjeu esthétique, et surtout peu à peu, liée à une force de travail admirable autant qu'à une claire conscience de sa vocation, l'évolution de son art : marqué par l'épure, une certaine économie que traverse le goût pour la musique orientale.

Chaque opéra, de Peter Grimes à Mort à Venise (mais aussi toutes les oeuvres chambristes et symphoniques, les cycles de lieder...), est minutieusement présenté, analysé avec la finesse

d'une écriture passionnée, pourtant soucieuse de clarté et d'accessibilité. Voici le livre référence sur Britten, opportunément réédité en 2013 pour le centenaire Britten.

Xavier de Gaulle : Benjamin Britten, l'impossible quiétude (Actes Sud 1996, réédition 2013). ISBN 978 2 330 02479 6. Parution octobre 2013.

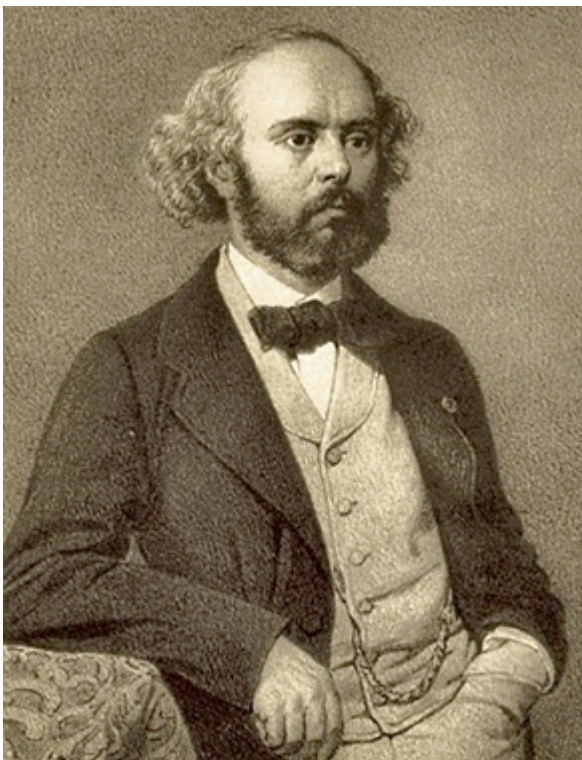
Herculanum de Félicien David (1859)

Versailles, Opéra royal, le 8 mars 2014 : récréation attendue ... Certes il ne s'agit pas de la réussite très applaudie du vivant de David : Lulla Roukh, son ultime opéra (1862), mais la fresque Herculanum offre un plateau vocal prometteur réunissant enfin deux chanteuses françaises au chant ciselé parfait pour une telle résurrection lyrique : Véronique Gens et Karine Deshayes. C'est selon l'intention des producteurs, une combinaison féconde entre la posture digne et noble, idéalement gluckiste de la première contrastant opportunément avec le feu pétillant rossinien de la seconde.

**Il est temps de réserver ...
opéra, récréation**

Herculanum de Félicien David (1859)

ressuscite à Versailles en mars 2014



Résurrection attendue à venir en mars 2014, – le 8 mars précisément à l'Opéra Royal de Versailles – : Le compositeur saintsimonien, voyageur en Orient, Félicien David (1810-1876), admiré de Berlioz auquel il succède à l'Institut en 1869, est l'heureux auteur d'une prochaine recreation : Herculanum (1859). L'ouvrage créé à l'Académie impériale de musique n'a pas eu le succès mérité, au regard des perles mélodiques et des épisodes symphoniques qu'il

contient. A leurs côtés, le sombre métal, satanique de Nicolas Courjal et le chant éclatant, droit et athlétique du ténor Edgaras Montvidas souligneront la valeur de la partition où s'impose selon le sujet choisi, l'évocation de l'antiquité romaine saisie dans l'un de ses cataclysmes les plus spectaculaires : de fait, sur la scène, Félicien David a bien exprimé l'éruption du Vésuve et ses effets terrifiants. Fastes pompiers, démesure spectaculaire mais expressivité tragique et souffle symphonique ... Herculanum bientôt recréé à Versailles a tout pour vous séduire. Il est temps de réserver maintenant.

Herculanum de Félicien David, grand opéra tragique, recréé à Versailles, Opéra royal le 8 mars 2014. Recréation proposée par le Palazzetto Bru Zane à Versailles.

Illustration : Félicien David (DR)

Rameau : Sabine Devieilhe, le grand théâtre de l'amour

CD. Sabine Devieilhe : Rameau (Erato, 2013) ... *Le Grand théâtre de l'Amour. Les Ambassadeurs. Alexis Kossenko, direction. Le sentiment de notre rédacteur Benjamin Ballif suscite l'unanimité de la rédaction de classiquenews : le nouvel album des Ambassadeurs, complices du premier récital lyrique de la jeune diva française Sabine Devieilhe émerveille. La chanteuse était sacrée » révélation lyrique » aux dernières Victoires de la musique 2013. Voici un Rameau inventif et audacieux, expressif et intelligent qui convainc absolument. Il est d'autant plus pertinent qu'il met en avant cette sensualité raffinée propre au XVIII^e français et qui fait aussi de Rameau, à côté du scientifique et du savant, un poète du coeur et du sentiment d'une irrésistible sensibilité.*

Rameau au sommet



Rousseau avait bien raison de prendre en grippe le divin Dijonais : son art dépasse tout ce qui a été écrit et composé avant lui sur la scène lyrique et à l'appui de ce récital enchanteur, le compositeur n'est-il pas finalement très proche lui aussi de la nature humaine ? ... A la vocalité orfévrée de la cantatrice répond l'investissement passionnant des

instrumentistes de l'ensemble fondé par le flûtiste Alexis Kossenko.

En avant première du cd qui paraît le 28 octobre prochain, voici un extrait de la critique développée de notre rédacteur :

» Voici un programme audacieux crânement défendu, qui révèle ou plutôt confirme un immense talent en devenir, à l'aube nous lui souhaitons, d'une prodigieuse carrière.

Nous l'avions découvert dans Lucia (La Somnambula de Bellini à Tourcoing sous la baguette de Jean-Claude Malgloire, octobre 2011), puis retrouvée sur la même nordique, dans le rôle de la Folie de Platée de Rameau (février 2013), personnage à l'affiche du présent cd : et déjà, une gestion de la ligne vocale étonnante et si musicale, doublée par une technique remarquable, avec un don évident pour la caractérisation expressive ; pour son premier récital lyrique discographique, la jeune soprano Sabine Devieilhe, colorature sémillante et d'un diamant clair et agile chante langueur, désespoir, extase des grandes amoureuses.

Ses galanteries vocales sont charmeuses et très subtilement ciselées : un format vocal qui sied idéalement à la balance originale des opéras et ballets de Rameau. Elle éblouit par l'intelligence de son timbre naturellement perché. Diction perlée et intelligible (» Pour voltiger dans les bocages » des Paladins (plage 10), flexibilité vocale, surtout justesse des intentions dramatiques, voici un Rameau ambitieux, osé, risqué... parfaitement tenu, qui montre outre le sens du pari et du défi porté par la diva, sa sensibilité rayonnante et juvénile ... qui lui permet demain de chanter deux rôles parmi les plus exposés et redoutable du répertoire, Lakmé (à l'Opéra-Comique, du 10 au 20 janvier 2014), puis La Reine de la Nuit dans La Flûte enchantée de Mozart à l'Opéra de Paris, du 11 mars au 15 avril 2014.

Sabine Devieilhe, diva ramélienne

La Folie amorce le délire avec un raffinement naturel que rehaussent encore la vivacité et les nuances dynamiques de l'orchestre. Tandis que, plus justement accordés à la thématique du cd, Tristes apprêts, pâles flambeaux (Castor et Pollux) étourdit par sa grâce simple et transparente (superbes bassons tout aussi enivrés et funèbres), celle d'un Télaïre pure et digne, touchée par le désespoir le plus noir : que sa phrase et sa ligne sont animées par une intelligence pudique sans apprêt réellement ; auparavant son Alphise des Borréades, même amoureuse éprouvée, succombe tout autant face à l'épreuve des éléments (omniprésents dans Les Borréades, ultime opéra de Rameau, qui meurt en 1764 avant de l'avoir créé) ... son soprano colorature, fin et diamantin réussit le passage des vocalises qui attestent de sa détermination conquérante. Car outre la perfection de la technicienne, Sabine Devieilhe sait aussi incarner et imposer un tempérament dramatique d'une élégance superlative. Une sensibilité blessée au timbre limpide et la diction rigoureuse, entre Sandrine Piau et Véronique Gens.

De leur côté, sublimes complices d'un parcours sans fautes, les instrumentistes des Ambassadeurs séduisent par la même

souple expressivité, mordants et ductiles à souhait ; voici un Rameau qui n'est pas seulement articulé, rythmiquement pétillant et insolent, sensuellement exquis (remarquable ouverture de Pygmalion) et dramatiquement construit : les interprètes visiblement en complicité, habitent Rameau d'une profondeur et d'une élégance racée totalement convaincante. Avant les célébrations Rameau 2014, pour le 250ème anniversaire de la mort, voici un disque éblouissant par son intelligence musicale, sa perfection sensible, ses prises de risques (instrumentales autant que vocales : écoutez la liberté interprétative de l'orchestre, son éloquence dans le ballet figuré de Zoroastre, ou dans le sommeil d'un pur onirisme – appel au rêve- de Dardanus...), pas feutrés et puissance rythmique de la contredanse des Borréades (page 9), cors somptueux des mêmes Borréades dans l'air d'Iphise qui précède ; Voilà bien longtemps, depuis William Christie et ses Arts Florissants si magiciens, que nous n'avions pas écouté une approche aussi aboutie, au relief si remarquablement ouvragé ...

Ambassadeurs charmeurs enivrés

Le chef des Ambassadeurs y paraît avoir plus d'audace, de feu, d'invention qu'un certain Raphaël Pichon, ailleurs présenté à Beaune comme » champion chez Rameau « , mais en comparaison d'une ... désolante pâleur. La comparaison s'imposait d'elle même car les nouveaux disques Rameau sont plutôt rares, et parce que Sabine Devieille a paru également dans le cd Dardanus dirigé par Raphaël Pichon (où moins inspirée, la soprano n'y brille pas d'un même éclat...).

Courrez acheter ce disque jubilatoire, c'est un réjouissant hommage à Rameau et son » grand théâtre de l'amour « . Prestance, élégance, imagination interprétative approche la perfection d'un autre Ramiste récent, Bruno Procopio qui lui aussi n'est pas à un défi près : faire jouer les musiciens vénézuéliens sur instruments modernes mais dans le style du XVIIIè français ; c'est là encore Rameau qui en sort

transfiguré ([lire notre critique du cd exceptionnel de Bruno Procopio : Rameau in Caracas, 1 cd Paraty](#)). Vous pourrez comparer d'un orchestre à l'autre, des instruments anciens à ceux modernes, la Chaconne des Indes Galantes (page 22), avec Les Ambassadeurs d'Alexis Kossenko ou à Caracas sous la houlette de Bruno Procopio : même tempérament, même audace, même réinvention du geste, même ivresse palpitante des instruments et des timbres en fusion ... Que Rameau peut être heureux de disposer, aux côtés de l'inégalable William Christie, de nouveaux interprètes parmi la nouvelle génération, capables comme lui de comprendre, vivre, partager le génie du Dijonais.

Seule réserve, les limites du chœur qui ne partage pas cette précision et cette implication de la solistes et des instrumentistes ...

Le label Erato qui renaît miraculeusement au détour d'un changement de propriétaire semble recouvrer ses grandes heures baroques, à l'époque des réalisations les plus convaincantes de l'histoire du disque. Voilà qui augure de passionnantes prochaines nouveautés à venir ». Critique complète au moment de la parution du disque de Sabine Devieilhe : le 28 octobre 2013.

Rameau : le grand théâtre de l'amour. Les Ambassadeurs. Alexis Kossenko, direction. 1 cd Erato. 1h20 mn.

concert

Sabine Devieilhe et Les Ambassadeurs proposent le programme de leur disque au concert [à l'Opéra royal de Versailles, superbe hommage à Rameau dans le lieu qui lui est si naturel, le 5 novembre 2013, 20h.](#)

vidéo

visionner [la jeune soprano Sabine Devieille dans la Folie de Rameau \(Platée\) à Tourcoing, sous la direction de Jean-Philippe Rameau, avec Paul Agnew dans le rôle-titre \(février 2013\)](#)

CD. Bruno Procopio : Rameau in Caracas

CD. Rameau in Caracas (Bruno Procopio et The Simon Bolivar Symphony orchestra of Venezuela, 2012) ... Défi magistral réussi pour jeune chef audacieux ! Ce nouveau cd Paraty adoube très officiellement le tempérament du claveciniste Bruno Procopio comme chef d'orchestre. Poursuivant une nouvelle et déjà riche collaboration avec les musiciens vénézuéliens de l'**Orchestre Simon Bolivar** (la phalange qui hier accompagnait et permettait aussi l'essor du jeune Gustavo Dudamel), **Bruno Procopio** ne montre pas seulement sa lumineuse sensibilité et sa versatilité contagieuse chez Rameau, il confirme l'ampleur et la sûreté de son approche, n'hésitant pas ici à aborder le compositeur baroque sur... instruments modernes, de surcroît avec des instrumentistes qui Outre-Atlantique n'ont que très peu été confrontés à la rhétorique et l'éloquence du XVIII^e français. C'est donc pour eux un vrai défi instrumental lié à une découverte de répertoire.



A rebours des approches historiques, Bruno Procopio démontre que la justesse musicale et artistique ne se réduit pas au seul choix des instruments. Le claveciniste expert de la pratique baroque française transmet de toute évidence la science ambivalente d'un Rameau ici à la fois somptueux

symphoniste et dramaturge de premier plan, chorégraphe et poète, précurseur des concepteurs à venir de musique pure. L'absence de voix ne pèse d'aucun poids; tant le *chant* de l'orchestre, -cordes admirables de précision et de fluidité, vents et bois gorgés de couleurs déjà impressionnistes (!)-, restitue l'imaginaire lyrique de Rameau. Ouvertures et danses des opéras du Dijonais composent de facto une entrée inédite pour les musiciens, expérience première galvanisée et flamboyante grâce à l'énergie et la précision du maestro franco-brésilien (Contredanse du II de Zoroastre). Que ces esprits animaux tempêtent de façon infernale (coupes et abattage des bassons), ivresse et grandiose panache du Ballet figuré, coloris chatoyants des gavottes finales du même Zoroastre (1756).

Rameau électrisé

La mise en place, la sûreté nerveuse et jamais courte des

rythmes dansés attestent de l'assurance superlative du jeune chef. Que son Rameau est racé, de caractère comme d'agilité : électrique vitalité qui fuse comme des comètes enflammées des Tambourins d'une élégance irrésistible (formidables bassons) du Prologue de Dardanus (1739)

L'ouverture de Castor et Pollux (1737) si proche dans sa coupe étagée et fuguée de celle d'Hippolyte dévoile toute la flexibilité du chef capable de conduire ses troupes en une clarté faite drame, entre intellect et sensualité tendre, alliance contradictoire et constitutive de l'écriture de Rameau. La Chaconne du V confirme ce lâcher prise qui fait toute la grâce à la fois solennelle et intime voire nostalgique de Rameau. Quant à la seconde Chaconne, (ultime volet de ce programme, extrait des Indes Galantes, 1735) emprunte de ce geste balancé et sublime, voire suspendu et de caractère lullyste, le chef en exprime et la tendresse et cet abandon d'une indicible douceur là aussi nostalgique. Au sentiment d'une solennité rêveuse se joint surtout la vitalité contrastée des pupitres subtilement électrisés par le chef doué d'une imagination fertile sur le motif ramélien: la précision de la mise en place, le relief des bois, la coupe des cordes d'un impeccable aplomb rythmique, frappent immédiatement.

Ce disque est étonnant, tant Rameau n'avait pas été ressuscité avec autant de vérité ni de saine justesse. Sans le fruité des instruments d'époque (parfois à défaut d'une baguette convaincante, rien que séducteurs), l'oreille se concentre sur le geste, la conception de l'architecture, la carrure et l'allant des rythmes, la richesse des dynamiques, c'est à dire l'émergence et l'essor d'une vision musicale. Tout cela, Bruno Procopio le maîtrise absolument et l'on souhaite entendre bientôt un opéra intégral dirigé sous sa conduite: un vœu pieu bientôt satisfait pour l'année 2014 à venir, celle des 250 ans de la mort du compositeur si génial ?

Rameau in Caracas. Ouvertures et ballets de Jean-Philippe Rameau: Zoroastre, Dardanus, Acanthe et Céphise, Les Indes Galantes. Soloists of the Simon Bolivar symphony Orchestra of Venezuela. Bruno Procopio, direction. 1 cd Paraty 2012, 512120. Durée: 1h03mn.

Jonas Kaufmann : The Verdi album (Sony)

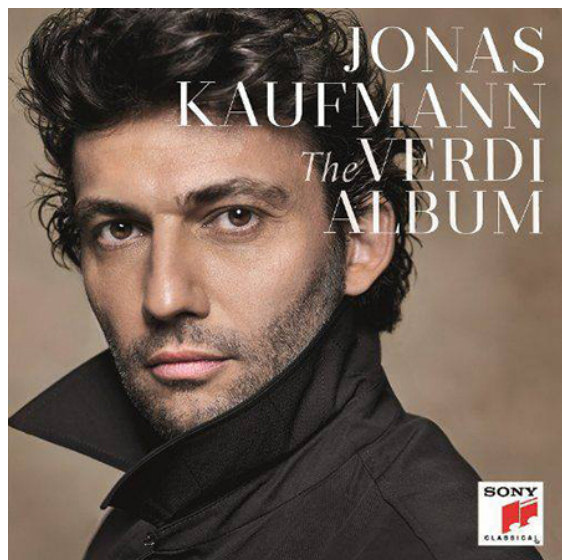
CD. Jonas Kaufmann: The Verdi Album. Enregistré pour son nouveau label, Sony classical, en mars 2013 à Parme (Italie), ce récital Verdi affirme le talent inégalable aujourd'hui de l'immense ténor munichois, Jonas Kaufmann. AU crédit de ce programme éblouissant pas moins de ... 11 premières pour le disque. C'est l'interprète qui le précise, documentant dans le livret chacun des rôles présentés.

La couleur et le timbre si repérables, d'un grave et d'une intensité essentiellement romantique, s'allient à une rare intelligence dramatique qui couplée à l'expertise d'un diseur, produit in fine cet abattage incarné d'une finesse inouïe.

CD coup de coeur

Récital Verdi de Jonas Kaufmann

Jonas Kaufmann, ténor verdien au sommet



A priori on ne l'espérait pas chez Verdi mais la conduite de la ligne (Radamès), le contrôle des pianissimi (même Radamès), l'accentuation ciselée de chaque mot, l'étonnante flexibilité des nuances et accents renouvellent de bien des façons notre approche des rôles concernés : exactement comme son prédécesseur Jon Vickers, Kaufmann régénère aujourd'hui la

compréhension et l'approfondissement dramatique de chaque rôle investi : Kaufmann serait-il en passe (lire ensuite) de renouveler le rôle d'Otello comme l'avait fait son royal aîné ?

Les rôles pour ténor verdien sont ici parfaitement défendus dans un programme équilibré ... : des courts mais expressifs Duc de Mantoue (Rigoletto) et Radamès (Aida) aux caractères ambitieux, aussi dramatiques que vocaux tels Don Carlo, Alvaro (La force du destin), et bien sûr Otello.

Mais son souci du verbe et le raffinement des intentions ténues du texte sont tout autant remarquablement ciselés pour Gabriele (Simon Boccanegra) et en particulier un Rodolfo sanguin, tragique, tout à fait schillérien (Luisa Miller)...

A quoi tient le miracle Kaufmann ? Sa technique vocale est mise au service d'un jeu dramatique d'une exceptionnelle acuité. Il exprime toutes les failles et les blessures à peine tues puis l'allant d'un désir irrépressible qui étirent l'esprit de Riccardo (Un Bal masqué) ; du Trouvère (Trovatore), sa félinité en filigrane, à la fois mordante et tendre éblouit et embrase le caractère entier et passionné de Manrico (quel tempérament et quelle évidence ...) ; notre préférence va évidemment à son Rodolfo (Luisa Miller) de braise et d'éclats idéalement Schillériens : la passion sauvage, l'intensité de l'ardeur juvénile sont saisissantes de

sincérité et de vérité dans l'ivresse à pleine voix, comme dans les piani gorgés de douleur amère, d'innocence sacrifiée et trompée (Oh! fede negar potesi ... Quando le sere al placido, page 6)... une couleur troublante et si riche comparable à son approche du rôle de Macduff (Macbeth) en fin de programme ; l'urgence panique, le chant embrasé font toute la valeur de ses Gabriele et Don Carlo qui suivent.

Le sommet attendu étant Otello (qu'il prépare pour une prochaine prise de rôle) : il connaît comme il le dit lui-même dans la notice et le livret de l'album, idéalement documentés, la partition ayant chanté depuis longtemps le rôle de Cassio ; pour le rôle-titre, la densité, l'épaisseur terrassée du personnage, entre folie et tendresse, sensualité impuissante et sauvagerie du sentiment de soupçon surgissent en un feu vocal digne d'un immense acteur. Voici « Le Kaufmann » qui mûrissait depuis quelques années : justesse de l'intonation, style impeccable, souffle et contrôle dynamique, surtout intensité et couleur font ce chant habité, désormais à nul autre comparable. Avec une telle présence, un tel naturel dramatique, cet Otello exceptionnel, bigarré, multiforme, d'une imagination et créativité de première classe, confirme à quel niveau d'intelligence artistique et vocale est parvenu le ténor munichois. Ayant déjà un agenda plus que complet pour les 10 ans à venir, Jonas Kaufmann, offrant le récital verdi le plus bouleversant qui soit, aiguise encore notre désir de le voir et de l'écouter. Son Otello à venir devrait être le prochain grand événement de la scène lyrique des mois à venir. Soutenant et dialoguant avec le chant clair obscur d'un interprète né, l'orchestre parmesan sous la direction de Pier Giorgio Morandi sait rester à sa place, trouvant souvent de vives et fines couleurs. Le travail des musiciens et du chef fait aussi la réussite du programme.

Voici au registre des nouveautés, le disque convaincant que nous attendions cette année Verdi 2013. Récital événement, coup de coeur de classiquenews.

Jonas Kaufmann, ténor. The Verdi Album. Orchestre de l'Opéra de Parme. Pier Giorgio Morandi, direction. 1 cd Sony classical. Enregistrement réalisé en mars 2013 (Parme, Italie).

CD. Verdi : Boccanegra (Hampson, Zanetti, 2013)

CD. Verdi : Simon Boccanegra (Hampson, Zanetti, 2013) ... Enregistré à Vienne (Konzerthaus) en mars 2013, cette nouvelle lecture de Simon Boccanegra (1856) qui prend à son compte toutes les corrections finales entreprises par Verdi avec Boito (1879), saisit immédiatement par son engagement collectif, le souffle dramatique souvent électrique permis par les excellents instrumentistes du Wiener Symphoniker (preuve qu'aux côtés du Philharmoniker) le » Symphoniker » souvent minoré (au profit des Philharmoniker), affirme dans les 2 cd, une santé expressive remarquable, modulée avec finesse et profondeur psychologique par le chef Massimo Zanetti : la direction jamais démonstrative recherche la vérité souvent ténue et intérieure des personnages ; à l'écoute des phrasés et des multiples accents ciselés d'un verbe ainsi régénéré, le maestro réussit un Verdi surtout théâtral, d'un raffinement de nuances exemplaire. Voilà évidemment une superbe surprise pour l'année du bicentenaire Verdi 2013.

Hampson, Zanetti : duo épatant



Le génie diseur de Thomas Hampson fait merveille, dans un tel écrin orchestral. La balance orchestre et voix est même idéale, mettant toujours le sens et les intentions du chant au devant de la scène. Son Boccanegra a l'étoffe des grands acteurs, fabuleux lion solitaire, marqué par ses actes (des choix difficiles qui politiques montrent son éthique valeureuse), assumant

pleinement son désir de justice sociale : voici et le politique impressionnant et moralement noble, et le père aimant, comblé mais destiné à la mort... Le baryton exprime tous les gouffres amers d'un être devenu par amour (pour la fille de Fiesco, Maria hélas morte trop tôt), un véritable homme d'état : politique avisé, grand par son inéluctable humanisme ... (le voici le modèle tardif de tous les opéras serias du XVIIIè : Boccanegra, doge de Gênes est un prince inspiré par les Lumières, et les plus hautes valeurs morales de fraternité comme de paix). Sous l'étoffe de cet homme admirable, Hampson laisse percer naturellement les tiraillements de l'homme, amoureux dépossédé, pourtant père récompensé ... le venin qui l'opprime de façon croissante, offre de façon manifeste cette étreinte insupportable du destin sur un coeur maudit ... toute

l'esthétique sublime et tragique de Verdi se concentre là ; dans ce destin irréprouvable, au moment où devenant doge, Simon comprend qu'il a perdu celle qu'il aime ... vertiges du solitaire abandonné qui est cependant un politique incontournable (comme Philippe II dans Don Carlo : roi redouté, homme détruit parce que celle qu'il aime et qu'il a épousé, Elisabeth ne l'aime pas ...).

Aux côtés du Boccanegra d'Hampson, aussi fin et vraisemblable que celui contemporain de Domingo), le Paolo de **Luca Pisaroni** partage un même sens du mot, un style mesuré et racé qui place là encore le texte, rien que le texte et son articulation dramatique au premier rang. Force noire agissant dans l'ombre, celui qui instille le poison dans la vie de Simon gagne une prestance remarquable. Le ténor maltais Joseph Calleja nous déçoit légèrement : son abattage textuel n'a pas le mordant comme l'éclat de ses partenaires masculins ; les aigus sont étrangement voilés et vibrés ; seule la couleur naturelle et ce style naturellement phrasé ressortent et sauvent un rôle qui n'est peut-être pas réellement fait pour lui. L'intensité juvénile, sa vaillance, l'héroïsme du jeune amoureux d'Amelia lui échappent. Reste la soprano Kristine Opolais : habitués au style raffiné de Hampson, on cherche en vain à comprendre son texte ; de toute évidence, malgré une technique solide (souffle, hauteur assumée, passages des registres...), la cantatrice affiche un grain de voix trop ... vieux pour le rôle : toute la candeur et l'élégance princière de la fille de praticien génois échappent à sa prise de rôle (n'est pas Kiri Te Kanawa qui veut).

Pour l'expression d'une âme tourmentée qui cherche la paix intérieure, qui aspire coûte que coûte à la réconciliation politique, cette version portée par Thomas Hampson atteint l'indiscutable réussite de son aîné Placido Domingo : Boccanegra récent, depuis son passage de ténor en baryton. Que le chef et ses instrumentistes suivent le baryton américain dans cette esthétique de la nuance et de l'intensité dramatique, fait toute la valeur de cette nouvelle version discographique : on acquiesce sans réserve à ce dramatisme de

haute volée, où le dernier symphonisme de Verdi (avant Otello composé avec le même Boito), la réécriture de certains passages collectifs (comme la scène du Conseil au I) ou plus introspectifs où l'approche plus psychologique des protagonistes surtout de Simon est davantage fouillée ... Magistrale. Si l'on rétablit en complément de ce coffret, l'autre réussite remarquable signé Jonas Kaufmann dans un récital Verdi (chez Sony classical) lui aussi éblouissant, on se dit que contrairement au chant wagnérien (en pleine déliquescence – c'est quand même le bilan de cette année du bicentenaire 2013), les chanteurs verdiens n'ont jamais été plus convaincants : Domingo II et Hampson en Boccanegra, Kaufmann en Otello (l'aboutissement le plus bouleversant de son récent récital Verdi), l'opéra verdien a encore de beaux jours devant lui. Coffret incontournable.

Verdi : Simon Boccanegra. Thomas Hampson, Luca Pisaroni, Josep Calleja, Kristine Opolais ... Wiener Symphoniker, Wiener Singakademie. Massimo Zanetti, direction. Enregistrement réalisé à Vienne en mars 2013. 2 cd D